Stéphane FRANÇOIS, Nicolas LEBOURG, *Histoire de la haine identitaire. Mutations et diffusions de l'altérophobie*

Valenciennes, Presses universitaires de Valenciennes, coll. Pratiques et représentations, 2016, 168 pages

Laurent Husson

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11656>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.11656](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11656)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2017

Pagination : 412-414

ISBN : 9782814305076

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Laurent Husson, « Stéphane FRANÇOIS, Nicolas LEBOURG, *Histoire de la haine identitaire. Mutations et diffusions de l'altérophobie* », *Questions de communication* [En ligne], 32 | 2017, mis en ligne le 31 décembre 2017, consulté le 05 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11656> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11656>

ne pas relever l'absence d'une étude de la « rumeur infâme » sur les prêtres embusqués, campagne de 1915 et 1916 qui est porté par des journaux comme *Le Bonnet Rouge* et *La Dépêche de Toulouse* (René Rémond, *L'Anticléricalisme en France. De 1815 à nos jours*, Paris, Fayard, 1976, pp. 228-235). Cette cabbale va à l'encontre de la propagande française à l'étranger, en Espagne en particulier. Mgr Baudrillart, président du Comité catholique de propagande à l'étranger, constate les méfaits de ces articles non censurés auprès des Espagnols qui en reçoivent des copies aimablement traduites par le service allemand de propagande installé à Barcelone (*Les Carnets...*, *op. cit.*, pp. 302, 303). Il eût fallu aussi étudier de la même manière les gouvernements Ribot, Painlevé et Clemenceau. Les chapitres thématiques ne manquent pas d'intérêt mais ils perdent de leur force, coupés qu'ils sont d'une politique générale étroitement liée à l'enlèvement dans une guerre totale. Pour autant, il n'en demeure pas moins que cette étude est la seule synthèse historique sur un sujet que la République, honteuse d'avoir eu recours à ce genre de moyens, a occulté pendant des décennies.

Jean-Louis Clément

IRCM, université de Strasbourg, F-67000
j.clement@unistra.fr

Stéphane FRANÇOIS, Nicolas LEBOURG, *Histoire de la haine identitaire. Mutations et diffusions de l'altérophobie*
Valenciennes, Presses universitaires de Valenciennes, coll. Pratiques et représentations, 2016, 168 pages

Le point de départ des auteurs – spécialistes des droites extrêmes – est le massacre perpétré par Anders Breivik dans un camp de la ligue des jeunes du parti travailliste de Norvège sur l'île d'Utøya le 22 juillet 2011, comme phénomène révélateur d'un processus de longue durée qu'ils essaient d'appréhender au fil conducteur de l'altérophobie, terme préférable aux yeux des auteurs à celui de racisme. L'enjeu est la compréhension du développement des extrêmes-droites en Europe, en lien avec la banalisation des « novations altérophobes » (p. 13). L'altérophobie est ici la haine de l'autre, telle qu'elle résulte de la constitution de cet autre à partir d'un projet communautaire, la communauté se définissant par ce qu'elle exclut (p. 18).

L'ouvrage adopte un ordre globalement chronologique, même si plusieurs parties se chevauchent. Le premier chapitre « Inégalité et conflictualité » (pp. 19-43) reprend la genèse des notions de racisme et d'antisémitisme comme forme d'une altérophobie se construisant

« à base de mythes fondamentalistes et d'arguties scientifiques » (p. 28) dont la force est mésestimée au début du ^{xx}e siècle par les plus célèbres antidreyfusards. Au-delà d'une reconstitution généalogique, il s'agit de montrer comment les mots – tels ceux de race et d'ethnie – « sont en charge de construire une réalité sociale » (p. 30). La théorie biologique de la nature humaine s'enrichit d'éléments racologiques, notamment en raison de l'importance de la théorie des Aryens, ce qui ne veut pas dire que le biologique seul joue un rôle, par exemple dans l'antisémitisme : les deux sont présents (p. 27). On notera que « la différenciation des races ne signifie pas nécessairement leur hiérarchisation » (p. 31), le thème ayant émergé à partir des Lumières. Cependant, le développement du racisme se nourrit de mythes s'hybridant avec des éléments scientifiques. De ce point de vue, les auteurs considèrent « l'idée d'une racologie nazie où l'identité tiendrait une place déterminante est en fait une reconstruction d'après-guerre » (p. 37).

Le chapitre « Suprématie et ségrégation » (pp. 45-75) envisage donc la période d'après-guerre, période où le racialisme et l'altérophobie connaissent une période de purgatoire et doivent se réinventer, n'ayant plus qu'un espace infime d'expression où le « collaborationnisme n'est pas renié » (p. 47). Le discours raciste se transforme chez les anglosaxons en un « suprématisme blanc transnational » (p. 50) et « messianique » (p. 51) qui connaît des développements et des transformations diverses dans plusieurs groupuscules européens, où il prend la forme d'un discours identitaire se parant du vocabulaire de la gauche contestataire, notamment après 68, sous les couleurs d'un « ethnorégionalisme » (p. 55). Ces deux dimensions s'articulent dans la mesure où le différentialisme identitaire peut trouver à se développer au sein d'un suprématisme blanc et d'une « mixophobie » (p. 61) dont on voit les prolongements actuels. Stéphane François et Nicolas Lebourg notent cependant des nuances au regard d'un discours raciste dont le discours identitaire peut s'éloigner, comme le montre l'exemple d'un Alain de Benoist, même si le discours de ce dernier varie considérablement au cours des années (pp. 61-65). Cette analyse est prolongée par celle de la présence structurante d'un tel discours du côté de l'afrocentrisme, développé par exemple du côté de la *Nation of Islam* et du *Black Power* jusqu'à certains discours de collectifs français, tel *Les Indigènes de la République* (pp. 65-73). In fine, « le discours suprémaciste des grands espaces et le discours différentialiste communautariste ne s'excluent ainsi pas l'un l'autre, mais participent d'un seul continuum au sein de la pensée altérophobe » (p. 75).

Le chapitre « Différences et préférences » (pp. 79-105) reprend la question à partir des effets de la « réadaptation des discours altérophobes » (p. 79) des années 70 et de leur diffusion plus large, faisant alors ressurgir des modèles ethnodifférentialistes et organicistes issu du romantisme du ^{xix}^e siècle et mobilisant à tort des propos de quelques grandes figures intellectuelles, comme Claude Lévi-Strauss (pp. 81-82). Le néo-racisme s'habille d'un « verbe de gauche » (p. 82) et peut trouver des échos dans certains concepts anthropologiques comme celui d'ethnocide, développé par Robert Jaulin et repris par Denys Cuche (p. 83). Les auteurs insistent sur la dimension de construction de l'identité – notamment nationale – et de la mobilisation d'une mythologie qui s'est développée particulièrement durant ce siècle des nations qu'est le ^{xix}^e siècle (pp. 87-91). La mobilisation de ces schèmes par l'extrême droite permet une adaptation du discours altérophobe aux conditions de l'humanisme en reprenant des concepts politiques pour des problématiques liées à l'immigration définie comme colonisation, thème qui est nouveau pour l'extrême droite dans les années 80 et qui débouchera sur un autre rapport avec le monde arabe que celui de la période précédente. Cette redéfinition du discours altérophobe s'enrichira dans les années 80 d'une référence populaire dans le « préférentialisme national » (p. 98). Si le Front national s'en fait vecteur, c'est à la suite d'importations intellectuelles, ces discours y ayant trouvé sa niche. Cependant, et contrairement à certaines analyses, « l'altérophobie n'a pas pour autant perdu sa dimension biologique » (p. 101). Les auteurs insistent ici sur les continuités du discours altérophobe et se méfient de l'attribution trop unilatérale à un seul auteur (par exemple le « grand remplacement » souvent associé au nom de Renaud Camus, pp. 101-103). La « permutation entre l'ethnique et le culturel n'a nullement cessé, mais la rupture avec l'antisémitisme et la mise en avant de la notion identitaire ont tout changé » (p. 105).

Le dernier chapitre « Identité et concurrences » (pp. 109-133) reprend la question du rapport au monde arabe et ses métamorphoses. C'est que, depuis l'« arabophilie » (p. 109) de la fin du ^{xix}^e siècle jusqu'à l'islamophobie contemporaine, l'ambiguïté demeure, en raison du rôle de l'antisémitisme, de l'affirmation conjointe de la supériorité de la race blanche, des effets de l'ethnodifférentialisme et au surgissement d'autres modèles, liés à la révolution islamique et aux conflits yougoslaves. L'arabophilie et l'islamophilie peuvent même aller jusqu'à la conversion au chiisme chez l'italien Claudio Mutti (p. 111) ou la reconnaissance d'un « traditionalisme révolutionnaire » (*ibid.*) dans la révolution iranienne par Alain de Benoist. Cependant, les auteurs nous avertissent sur le caractère « stratégique »

et « épate-bourgeois » de cette « contre-subversion lexicale » (p. 112). Dans ce type de discours, la dimension identitaire prévaut sur la dimension confessionnelle. Cependant, certains schémas de l'extrême droite employés contre le communisme peuvent se retourner contre l'islam comme le fait Jules Monnerot dans les années 80 (p. 114). Un facteur important a été le démantèlement de l'ex-Yougoslavie et la diffusion par les pro-serbes de la « déclaration islamique, manifeste pour une grande République Islamique, rédigé en 1970, par Alija Izetbegovic » (p. 117), la propagande serbe, le retour en grâce dans certains milieux de l'œuvre de Carl Schmitt et l'influence de certains discours d'Alexandre Dugin, ainsi que les erreurs du discours *mainstream* (sur l'origine du terme islamophobie), le mésusage des notions de fascisme (p. 122) et de totalitarisme (p. 127). Ceux-ci enrichissent la constitution d'une islamophobie dérivant vers une problématique identitaire. La constitution en miroir de l'islam politique et de l'islamophobie se nourrissant l'un l'autre a posé un défi auquel la démocratie française a été impuissante à répondre, la prise en charge du sacré par le messianisme républicain ayant été évidé en régime de post-modernité par les différents discours identitaires. Ainsi, « la post-modernité laisse les citoyens à l'état d'individus, l'altérophobie leur propose de se transformer en membre d'une communauté » (p. 133).

En conclusion, Stéphane François et Nicolas Lebourg pointent à la fois les limites des critiques et oppositions au discours altérophobe qui « entre en résonance profonde avec une évolution socio-économique où l'horizon est barré par le descenscours social » (p. 149), ce qui donne prise à une « droitisation » (p. 150) de la société européenne, liée à l'« ethnicisation des questions et représentations sociales » (*ibid.*). L'« éthique de la recherche » (p. 151) dans l'abord de ces questions en devient d'autant plus nécessaire.

Si le présent ouvrage n'aborde pas directement ces questions, il contribue néanmoins à une dissolution de l'essentialisation du discours comme obstacle à leur traitement. La notion d'altérophobie se justifie ici dans la reconduction à une stratégie discursive à la fois constituante et stratégique, hautement variable dans le temps et l'espace, de discours dont la qualification de « racisme » empêche de voir comment ils se nourrissent à partir de sources multiples et la manière dont ils évoluent, cela éclaircissant notamment comment des rhétoriques opposées peuvent vivre de leurs emprunts. Au contraire, parler de discours raciste et les combattre à coups de grandes catégories s'avère, non seulement intellectuellement peu rigoureux, mais aussi contre-productif. Un des intérêts des analyses présentées est

également de montrer comment ce qui au départ est le fruit d'une subculture s'avère à terme et en fonction des circonstances nourrir un discours dominant. Cependant, la multiplicité des références et le détail des analyses peuvent aussi, pour le lecteur non prévenu, avoir un effet magmatique. On peut sur ce point regretter, sur le plan pédagogique, qu'il n'y ait pas d'index des notions, d'index *nominum* et *rerum*, ainsi qu'une chronologie permettant de s'y reporter et de trouver des points de repère

Laurent Husson

Écritures, université de Lorraine, F-57000

laurent.husson@univ-lorraine.fr

Béatrice GALINON-MÉLÉNEC, Fabien LIÉNARD, Sami ZILITNI, dirs, *L'Homme-trace. Inscriptions corporelles et techniques* Paris, CNRS Éd., coll. Alpha, 2015, 284 pages

Le troisième tome de la série « L'Homme trace » publié aux éditions du CNRS en 2015, poursuit l'aventure éditoriale transdisciplinaire initiée en 2011 par Béatrice Galinon-Mélénez, chercheuse en sciences de l'information et de la communication (SIC). Cet ouvrage s'inscrit toujours dans le paradigme anthropologique suivant lequel l'homme est à la fois construit de traces et producteur de traces.

Si le premier tome (Béatrice Galinon-Mélénez, dir., 2011, *L'Homme Trace. Perspectives anthropologiques des traces* contemporaines, Paris, CNRS Éd.), présentait la notion de trace à travers toutes ses déclinaisons humaines : langage, corps humain et institutions sociales (je renvoie les lecteurs à la note de lecture de Daiana Dula *Questions de communication*, 20, 2011, pp. 435-437) ; le deuxième tome (Béatrice Galinon-Mélénez, Sami Zilitni, dirs, 2013, *Traces numériques. De la production à l'interprétation*, Paris, CNRS Éd.) prenait pour objet les traces numériques. Ce troisième tome a, quant à lui, l'ambition d'analyser différentes formes de traçabilité que laissent les technologies numériques et d'envisager les questions qu'elles sous-tendent sur un plan éthique : celles de la liberté et de l'intimité. Pour ce faire, les auteurs venant d'horizons disciplinaires fort différents (SIC, sociologie, informatique, psychologie, linguistique, géographie) se sont tous attelés à déconstruire la notion de trace en dégageant un nouveau paradigme. Émerge alors la nécessité de mettre en rapport le contexte de production de la trace, celui de sa réception et de son interprétation. L'internaute est interrogé sur ses propres comportements vis-à-vis de la formation, de la responsabilisation et de l'éthique de ces traces contemporaines.

L'Homme-trace. Inscriptions corporelles et techniques examine comment la notion de trace, dans toute sa porosité et sa complexité, interagit avec le sujet, comment elle se sémiotise. Comme le rappelle à juste titre la quatrième de couverture, ce tome inscrit de manière encore plus concrète le rapport indéfectible entre la trace et l'homme. En effet, en accolant un tiret entre les deux termes, les auteurs mettent en avant le paradigme qui explicite la fonction cachée des signes-traces en matière de communication et, de manière plus générale, le rôle des traces (visibles et invisibles) dans l'évolution de l'Homme. Le chapitre liminaire, rédigé par les trois directeurs de la publication (pp. 29-46), présente les thématiques de l'ouvrage (corporeité, scripturalité, identité et territorialité) qui structurent le tome en trois parties. Ils rappellent avec raison que leur approche s'inscrit toujours dans l'anthropologie de la communication où la dimension de la corporalité et du langage (verbal et écrit), est au cœur de leur questionnement.

Le premier livre consacré aux traces du corps s'ouvre avec le remarquable article de Bernard Andrieu, Nicolas Burel et Sabine Cornus « Les traces émergentes des gestes du corps vivant dans le cosmomorphisme de l'enseignant » (pp. 49-62). L'approche de l'émergence de Bernard Andrieu offre ainsi une nouvelle lecture de la trace dans la relation enseignant/élève à partir des notions de corps vivant et de corps vécu. Tyler Reigeluth aborde dans le deuxième texte (pp. 63-76) le rapport du corps à la trace numérique à travers la production algorithmique en termes spinoziens. Autrement dit, en suivant la généricité du corps développé par Spinoza et en étendant la notion de corps aux algorithmes, l'auteur se demande comment la puissance de liaison et de déliaison propres aux pratiques corporelles se compose avec celles des algorithmes. D'une plume alerte, la contribution de Pascal Lardelier « Un parcours littéraire et cinématographique » (pp. 77-96) conclut le premier livre en reprenant la thématique de l'implication du corps dans l'affect, à travers la médiatisation de l'écriture (qu'elle soit ou non numérique). L'auteur nous invite à une promenade littéraire et cinématographique qui réexamine le rapport de l'écrit et de l'absence des corps sur un de ses terrains privilégiés : les sites de rencontre.

Le deuxième livre intitulé « Un contexte hyperconnecté » souligne l'importance attribuée aux contextes de la trace numérique. Toutefois, le premier texte n'aborde pas de manière explicite la trace, Adrian Staii (pp. 99-113) constate cependant, à partir de deux contextes médiatiques (une agence de *storytelling* et une